

MERCURE

DE FRANCE

FONDATEUR : ALFRED VALLETTE



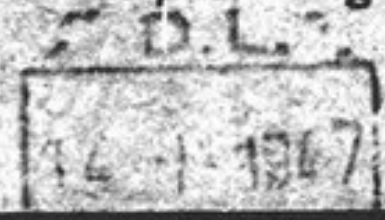
GEORGES DUHAMEL ... <i>de l'Académie française</i>	Le temps de la Recherche (I) ...	5
J.-F. ANGELLOZ ...	Martin Heidegger ...	37
PIERRE AURADON ...	A Paul Valéry mort, <i>poème</i> ...	43
EMILE MALE ... <i>de l'Académie française</i>	Les origines de la cathédrale de Chartres.	45
GASTON CRIEL ...	Poèmes ...	
MAURICE CAUCHIE ...	Les premières poésies de Scudéry (1631-1636)...	58
GENEVIÈVE CHAZALVIEL ...	Essais et portraits ...	74
A. VAN GENNEP ...	Une version méconnue de "La Porcheronne" ...	84
JULES DIDIER ...	La Lunette Binoculaire, <i>nouve le</i> ...	99
RENÉ BOUVIET et ÉDOUARD MAYNIAL ...	Le dernier des Grands Mogols: Aureng Zeb (I)...	106

MERCURIALE

L. MARTIN-CHAUFFIER : Les Lettres, p. 124. — ANDRÉ FONTAINAS : La Poésie, p. 129. — FRANÇOIS AMBRIÈRE : Les Spectacles, p. 133. — S. DE SACY : Histoire Littéraire, p. 138. — ANDRÉ CHAMSON : Les Arts, p. 141. — RENÉ DUMESNIL : La Musique, p. 144. — CLAUDE AVELINE : Bibliophilie, p. 146. — F. CHAPOUTHIER : Civilisation antique, p. 150. — JACQUES VALLETTE : Grande-Bretagne, p. 153. — R. P. MAYDIEU : Catholisme, p. 158. — A. VAN GENNEP : Ethnographie-Folklore, p. 162. — MARCEL ROLAND : La Nature, p. 165. — La Presse, p. 168. — RAOUL FROGER, ÉLIZABETH MELDRUM, ROBERT LAULAN : Variétés, p. 174.

802 12830 GAZETTE

"Ce cher vieux Mercure..." — Décembre. — Électeurs philosophes. — La bibliothèque Achille Perreau. — Au Cimetière marin. — Bourgeoisie nouvelle, ou au danger des citations. — Académie française. — La "Damnation de Faust". — Académie des Inscriptions. — L'Épée longue des grandes invasions.



LE MERCURE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred VALLETTE

reparaîtra le 1^{er} de chaque mois à partir du 1^{er} Janvier 1947.

PRIX ACTUELS :

		France et	Étranger	Étranger
		Union française	plein tarif postal	demi-tarif postal
ABONNEMENTS :	un an	660 fr.	770 fr.	710 fr.
	six mois	345 fr.	400 fr.	370 fr.

LE NUMÉRO : 60 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6°).

Tél. : ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259.31 Paris.

Manuscrits

Les auteurs non avisés dans les trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les retirer aux bureaux du *Mercure*, où ils restent à leur disposition pendant trois mois encore. Passé ce délai les manuscrits ne sont pas conservés.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se considère pas comme engagée à les signaler.

on ne commentait l'enseignement qu'à travers les traités de maîtres d'école ou de rhétorique, s'approche plus immédiatement de nous, et plus vivante parfois dans ses restes mutilés que dans la lettre de ses textes.

Aussi donnerait-on de la culture antique une image bien imparfaite en n'analysant dans cette chronique que ce qui concerne la littérature, et en limitant cette littérature au mode gréco-latin. Les ouvrages d'érudition, les ouvrages de vulgarisation les plus féconds de ces dernières années doivent leur valeur à la place qu'ils font aux documents figurés aussi bien qu'aux textes, à ce qui entoure la Grèce comme à ce qui provient d'elle-même. On s'en convaincrerait aisément en feuilletant les récents catalogues des publications françaises et étrangères. Faut-il le déplorer? Sophocle ou Euripide sont-ils diminués pour être ramenés aux proportions de leur temps? La Grèce, le monde antique s'éloignent-ils de nous s'ils gardent contact avec la vie?

Fernand Chapouthier.

GRANDE-BRETAGNE

ALDOUS HUXLEY ET L'ETERNEL. — « L'immortalité de l'âme, dit Pascal, est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. » On en dirait volontiers autant du principe de vie dont nous éprouvons la présence en nous et, dans l'univers. Il suffit de descendre en nous, malgré que nous en ayons et en dépit des apparences, pour désirer de le connaître et de nous unir à lui, quelque nom que nous lui donnions et quelle que soit la forme sous laquelle nous concevions cette union. Certains croient à la survivance de leur personne. D'autres, qui ne voient pas si loin, ne sacrifient quand même pas aux mesquineries du siècle l'espoir de donner sa mesure et son sens pleins à la seule vie dont ils disposent dans l'infini du temps et de l'espace. Les premiers se croient immortels, comme Mme Péchin dans *l'Anneau d'améthyste*. Les seconds, comme M. Bergeret, se contentent d'être éternels dans leur essence. Ce commun désir d'éternité cherche satisfaction, selon les lumières de chacun, dans les religions et les métaphysiques écloses en tout âge sur la terre. Certaines offrent au bord du chemin un abri où l'on s'arrête. Il est des esprits curieux, tourmentés, plus religieux que croyants au sens traditionnel, qui demandent à toutes un fond commun et invariable : leur inquiétude exige d'autant plus ce souverain bien qu'ils se sentent plus passionnés, plus dispersés par le hasard quotidien d'un monde

dont ils haïssent l'injustice et la futilité dans le moment qu'ils y participent. Entraînés dans un tourbillon désordonné, ils aspirent à la paix par l'intégration de l'unité de l'être.

Aldous Huxley est de ceux-ci. D'une exploration prolongée dans les écrits des saints, des mystiques et des sages de l'Asie et de l'Europe, il a ramené de nombreux extraits qu'il a ordonnés en chapitres et reliés par un commentaire dans son livre *The Perennial Philosophy*. « *Philosophia perennis* » : ainsi Leibniz appelle « la métaphysique qui reconnaît une réalité divine substantielle à toute chose, à toute vie, à tout esprit ; la psychologie qui trouve dans l'âme quelque chose de semblable ou même d'identique à la Réalité divine ; l'éthique qui place la fin dernière de l'homme dans la connaissance du Fondement immanent et transcendant de tout être ».

La morale, la psychologie, la métaphysique ouvrent donc trois voies d'accès à cette « philosophie éternelle ». La première voie est celle des maîtres qui, écartant la spéculation, se bornent à un enseignement pratique : celle, par exemple, de Gautama Bouddha. Les « philosophes et théologiens nés », dont la vocation est de penser, ont choisi la troisième. La seconde a été suivie par les contemplatifs dévots de l'Inde, les Soufis de l'Islam, les mystiques catholiques du Moyen Age finissant ou de notre XVII^e siècle, et, dans la tradition protestante, un Denk ou un Franck en Allemagne, en France un Castellion, en Angleterre un Everard, un John Smith, les premiers quakers et William Law.

C'est aussi sur cette voie, la plus conforme à son tour d'esprit, que s'engage Huxley. On goûtera là, comme toujours chez lui, l'information la plus récente que vulgarise un esprit clair, que vivifie une réflexion patiente, acharnée, parfois subtile, et qu'illumine l'aptitude aux généralisations de la théologie et de la mythologie comparées. L'un des chapitres les plus curieux à cet égard est « *Religion and temperament* », où il étudie les rapports qui existent entre les différents types de constitution et de tempérament individuels d'une part, de l'autre l'espèce et le degré de la connaissance spirituelle.

Il n'y a pas de cloison étanche entre les trois voies d'exploration. « La psychologie de la philosophie éternelle a sa source dans la métaphysique et se prolonge logiquement en un mode de vie et en un système moral. » Les chapitres où Huxley suit ces prolongements offrent un intérêt théorique et pratique : un spectacle analytique de l'âme humaine et un ensemble de préceptes et de procédés propres à développer la vie spirituelle.

Jusqu'où s'engage l'auteur dans tout cela ? Prend-il à son compte toutes les affirmations dont il se fait le porte-parole ? Sa curiosité détachée et sa probité intellectuelle l'ont toujours porté à exposer plutôt qu'à prendre parti. Héritier d'une tradition d'esprit et de famille où la vérité scientifique a le pas sur la

révélation, il déteste aussi l'étroitesse du scientisme. Mais il est un peu naïvement enclin à ne pas discuter la parole d'un savant patenté. Par ce biais, il ne demande qu'à s'ouvrir à toutes les hypothèses où se touchent l'expérience scientifique du psychologue et l'expérience individuelle du mystique, du saint, des « grands hommes de bien » dont parlait un jour Bergson.

L'auteur de *l'Energie spirituelle* évoque ce qui aurait pu se passer si la science moderne, « au lieu de faire converger tous ses efforts sur l'étude de la matière, avait débuté par la considération de l'esprit ». La psychologie, alors, « eût probablement été à notre psychologie actuelle ce que notre physique est à celle d'Aristote ». C'est à ce passage que fait aujourd'hui songer l'attitude de Huxley. Elle est le terme d'une évolution sensible dans toute son œuvre. On ne peut dire qu'il ait jamais été complètement moniste. Mais il s'est libéré toujours davantage de ce qu'on pourrait appeler la conscience ou le scrupule moniste, en suivant ce qu'il y a d'authentiquement religieux dans sa nature. Cette évolution fut graduelle. Les deux dernières étapes en sont marquées par ses livres parus de 1936 à 1938 et par ceux qu'il a écrits depuis la guerre. Dans chacun de ces deux groupes, où ses idées du moment se retrouvent sous des éclairages variés (par exemple l'arrachement au temps et l'accession à l'éternel), la fiction forme diptyque avec la philosophie : *La paix des profondeurs* avec *La fin et les moyens* et *The Olive Tree*; *L'éternité retrouvée* avec *Perennial Philosophy*, entre lesquels *l'Eminence Grise* représente un genre intermédiaire.

Il semble bien qu'actuellement il admette comme des postulats non seulement la réalité de l'Etre universel, mais ce qu'il appelle la Réalité divine, son existence en nous et la possibilité de nous unir à elle. Immanentisme, suppression de l'ordre surnaturel? En tout cas une notion de la nature fort élargie depuis qu'il a commencé d'écrire. En 1929 il n'aurait pas engagé l'homme à « passer au delà de la nature par les moyens de la nature ». Il ne traiterait sans doute plus Pascal, comme à cette époque, d'être « horriblement immoral » qui a voulu déguster l'homme de la vie et qui a « péché contre la vie par un constant excès de sainteté ». Il tient aujourd'hui pour « un fait » l'appréhension « claire et immédiate » de la « Réalité suprême », et la « conscience directe » de cette réalité pour une « certitude valable par elle-même ».

L'un des ressorts de son évolution doit être la souffrance toujours ressentie par lui au spectacle du monde contemporain. En même temps il y a toujours eu chez lui, de moins en moins contrarié par le scepticisme, un désir d'action traduit en une prédication morale parfois rudimentaire au point d'agacer. Ce qui la sauve est une recherche intransigeante de la vérité, un vigoureux pessimisme. « On ne se moque pas de Dieu », se permet-il de dire en planant au-dessus des dogmes. Aucune illusion ne tient devant

lui : notamment celle du « progrès » matériel, ou celle qui fait espérer le bien futur par l'injustice, la violence et le mensonge actuels. Pas d'autre espoir que dans la justice, la charité, la vérité. Il faut donc étudier les écrits des sages et des saints « qui, parce qu'ils avaient transformé leur façon d'être purement humaine, ont été capables d'une espèce et d'une quantité de connaissance plus que purement humaine ».

Pour accéder à ces écrits, nous manquons de temps, d'appétit spontané, de facilités. Quelle que soit notre position sur les problèmes qu'il soulève, *Perennial Philosophy* peut nous servir d'apéritif. On est délicieusement surpris d'y trouver tant de poésie et de science de l'âme, notamment chez les auteurs de paraboles orientales, chez nos mystiques français déjà connus grâce à l'abbé Bremond, chez Traherne, Law et autres Anglais. Ce livre bienfaisant et attachant vient à son heure : c'est un instrument de progrès pour l'individu et pour la société. Mais, si l'on veut rire, qu'on retourne à *Jaune de Crome*.

Jacques Vallette.

ODHAMS DICTIONARY OF THE ENGLISH LANGUAGE, par A. H. Smith et J. L. N. O'Loughlin. Illustrated. London, Odhams Press, 1946, x-1.270 p., 12 s. 6 d.

L'anglais évolue rapidement : on trouve ici des mots, même vieillis, que l'usage a consacrés, avec beaucoup de néologismes d'origine guerrière ou américaine. La prononciation et l'étymologie sont indiquées. Les appendices comprennent notamment des locutions d'origine étrangère; des noms célèbres de la littérature, de l'art, de la musique, de la mythologie; les abréviations courantes (17 pages serrées); les appellations orales et écrites d'usage pour les gens titrés et officiels. Les lacunes qu'on peut relever dans ce travail sont peu importantes. C'est un excellent index du langage courant, comparable à notre petit Larousse.

OVER TO FRANCE, par Pierre Mailaud. London, Cumberlege, 1946, vii-168 p., 7 s. 6 d.

Pierre Bourdan a signé de son vrai nom ce récit de ses aventures en France, du débarquement à la libération de l'Alsace, écrit d'un style vif et coloré, plein d'imprévu (pris par les Allemands, il parvint à leur échapper), et empreint d'un humour et d'une émotion communicatifs.

LA MORT ET DEMAIN, par Peter de Polnay, trad. Y. Desvignes. Paris, Edit. de Minuit, 1946. 446 p.

Hongrois anglicisé, l'auteur a été surpris à Paris par l'armistice. Le récit de son séjour en France est fait avec bonhomie et avec le franc-parler d'un ardent ami de notre pays. Il a connu les prisons de Vichy, côtoyé beaucoup de gens louches. Il peint l'ennemi avec un détachement qui donne d'autant plus de force à une satire documentée. Son histoire est aussi à la mesure de l'homme et de sa dignité. Elle doit susciter la curiosité et la sympathie.

THE TRUE STORY OF DICK WHITTINGTON, par Osbert Sitwell. London, Home and Van Thal, 1945, 48 p., 5 s.

Un jeune vagabond vient à Londres; découragé, il va regagner sa province quand les cloches de la capitale l'en dissuadent en lui prédisant un brillant avenir; aidé de son chat, il fait fortune. Sur ce canevas traditionnel, l'auteur a brodé un conte satirique où le chat figure les amitiés de jeunesse reniées au temps de la prospérité. Le style chatoie de poésie gracieuse, de drôlerie (imitation du parler londonien) et se condense vers la fin jusqu'à rappeler par l'ironie le Swift du *Conte du Tonneau*.

THANKS BEFORE GOING, par *John Masefield*. London, Helhemann, 1946, 68 p., 7 s. 6 d.

Entre deux sonnets à la mémoire de D. G. Rossetti, le Poète lauréat a inséré un commentaire des poèmes du grand pré-raphaélite qui incite à relire ses œuvres et en stimule la méditation. Il a écrit en honnête homme placé directement en face de son sujet. Ainsi parvient-il à renouveler la vision que nous en avons; notamment au début, dans quelques pages où il décrit l'évolution de la poésie anglaise pendant les trois premiers quarts du XIX^e siècle et montre quelle place éminente y tient Rossetti.

THE MERRY WIVES OF WESTMINSTER, par *Mrs. Belloc Lowndes*. London, Methuen, 1946, vi-236 p., 12 s. 6 d.

L'auteur, romancière de talent et sœur de Hilaire Belloc, a fait revivre ici un coin choisi du Londres littéraire et artistique entre 1896 et 1914. Son livre est une mine d'anecdotes sur nombre de célébrités, parmi lesquelles Coventry Patmore, Meredith, Andrew Lang, Maurice Hewlett, Arnold Bennett, Hugh Walpole, Henry James et bien d'autres. On ne regrette que l'absence d'un index dans ces pages délicieuses à feuilleter parce qu'on y trouve le don du trait et du comique, une vision précise, et qu'on y ajoute la mélancolie d'avoir vécu dans ce monde aboli qu'on a pu connaître.

THE LIFE OF OSCAR WILDE, par *Hesketh Pearson*. London, Methuen, 1946, vii-389 p., 16 s.

Après F. Harris, Ransome, Sheppard, voici encore une biographie de l'écrivain qui proclamait avoir mis son talent dans ses œuvres, son génie dans sa vie. On la lit curieusement : à cause du sujet; parce qu'elle est traitée avec ampleur, dans tous ses détails, avec une clairvoyance sans dureté; parce que les aspects du personnage sont bien divisés; et parce qu'il en surgit vivant grâce à l'auteur et grâce à de nombreuses illustrations. La tragédie de Wilde et ses dernières années sont retracées précisément et longuement. Son esprit miroite à chaque page; sa sympathie quasi magique, ses qualités de cœur, sa dignité sont mises en lumière à côté d'un snobisme esthète qu'on se rappelle souvent trop aux dépens du reste.

SELECTED POEMS, de *John Pudney*. London, Lane, 48 p., 3 s. 6 d.

Le lyrisme de J. Pudney a pour ressorts principaux un sens très concret de la nature (voir les sonnets *June* et *December*), et les sentiments simples, devant l'amour, la mort, la guerre (dont revient souvent chez lui l'image à peine dégrossie), d'un homme occupé d'expérience vécue beaucoup plus que de concepts : amour de la paix, camaraderie des morts, humbles existences interrompues, joie et tristesse des saisons. La liberté, pour lui, c'est un vol d'oiseaux, l'émerveillement d'un enfant au réveil, les passants qui sourient après un raid d'avions. Sympathie, langage de l'objet, versification traditionnelle : ces qualités font de lui un poète populaire au meilleur sens du terme.

THESEUS AND THE MINOTAUR AND POEMS, par *Patrick Dickinson*. London, Cape, 1946, 103 p., 5 s.

Ce poète est richement et diversement doué. Gouvernant aisément sa forme, dont le dessin et le mouvement rappellent parfois des maîtres tels que Tennyson, Housman ou Dorothy Wellesley, il en revêt une inspiration qui accepte et assimile les objets les plus variés. Spectacles, événements, personnages, unis en une trame robuste par leur sens profond, tout lui est mythe ou symbole. Tant d'échos mutuellement éveillés ou associés passionnent et exaltent le lecteur. Les fables d'autrefois, les figures d'aujourd'hui — Samson, Thésée, Actéon, Hitler, etc. — sont chez ce moderne les fleurs d'une vie continuellement interprétée en drame. Son émotion est fine et forte. Ses paysages sont souvent poignants (il a des éclairs de vision à la Blake). De ses vers se dégage un acte de foi dans la vie par delà la mort, dans l'amour par delà le temps, malgré parfois une assez amère satire.

A MAP OF VERONA, par *Henry Reed*. London, Cape, 1946, 59 p., 3 s. 6 d.

Qu'on ne cherche pas un sens unique aux symboles de ce poète. Dans une langue simple et passionnée, il revit pour son compte des thèmes traditionnels ou fixe les rêves de son imagination : à nous d'y trouver, sous la description allusive, un dessin qui donne corps et prise à notre expérience. Ses vers font résonner en chacun de nous la note particulière de nos souffrances, de nos tentatives, de nos questions. Tintagel, l'île de Philoctète, le désert peuplé de ruines : l'âme trouve là un paysage, le destin

une topographie. Les thèmes les plus fréquents sont l'aventure et l'exploration (un peu comme chez Gide). Ils donnent substance et beauté à une impression dominante de désespoir, d'écrasement, de retour éternel où le nouveau n'est et ne sera jamais construit que sur les ruines d'efforts antérieurs, sur la persistance inévitable de tentatives non vaines, mais frustrées.

THE VOYAGE AND OTHER POEMS, par
Edwin Muir. London, Faber, 1946,
53 p., 6 s.

Ici aussi le conflit, le départ, la traversée, la défaite. Mais il y a de

Reed à Muir la différence de l'âge. Muir, en homme mûr, s'exprime de façon concise et plus traditionnelle que Reed. Le temps lui apporte l'apaisement sans lui ôter la mélancolie. S'il souffre de se sentir imparfait et éphémère, contraint de s'ajouter aux morts, il sait voir l'éternité dans l'instant et connaît la victoire de l'idée par la forme : « Or il ne reste plus que ce qu'a fait le Temps vraiment nôtre en dépit de nous et du Temps. » La poésie de Muir, d'une beauté compacte et lentement créée, charme, nourrit et durera.

CATHOLICISME

LE CATHOLICISME N'EST-IL QU'UN PARTI? — L'attention a été surtout attirée, ces derniers temps, par les succès que les partis d'inspiration chrétienne, certains même portant l'étiquette de « catholique », ont remporté en différents pays d'Europe. Une Anglaise, éminent professeur de Cambridge, me disait dernièrement son inquiétude, et son angoisse, de voir ainsi l'Europe divisée « entre le communisme et le papisme ». De là à déduire que l'activité de l'Eglise catholique se réduit à la lutte politique contre le communisme, il n'y a qu'un pas, très rapidement franchi par le très grand nombre de ceux qui ne regardent l'Eglise que du dehors.

Eh bien, qu'ils se détrompent. Pour m'en tenir à ce qui se passe dans mon pays, je dirai, au risque de surprendre, qu'en France la préoccupation de l'Eglise catholique est moins que jamais politique; et cette affirmation va nous aider à comprendre ce qu'il y a peut-être de plus nouveau dans son attitude actuelle.

On sait qu'au début de ce siècle, la plupart des catholiques étaient dans l'opposition. Quand Verlaine se convertit au catholicisme, il pensa qu'il devait du même coup se convertir à la légitimité. Cependant le rattachement du trône à l'autel se faisait plutôt au nom de préjugés traditionnels et en raison d'une interprétation des plus erronée du principe, incontestable pour un chrétien par ailleurs, que toute autorité vient de Dieu. Mais ceux-là même qui prétendaient qu'une même foi devait rattacher les chrétiens au Christ et au prince, se gardaient bien de faire intervenir des considérations de morale chrétienne dans la conduite de leurs affaires ou de l'Etat. Sous la double impulsion de Léon XIII et de Pie XI, furent tout à la fois condamnés l'équivoque obligeant les catholiques à militer dans l'opposition et le relâchement par lequel on admet-